

O femmes! voici une étude sans fatigue et sans travail, une étude de contemplation et d'amour. C'est Dieu lui-même qui vient parler à votre âme dans le double livre de l'Évangile et de la nature. Ne redoutez pas les foudres de sa voix, elle s'adoucit pour vos oreilles; ne redoutez pas les splendeurs de sa magnificence, elles se voileront pour vos yeux: et cependant vous reconnaîtrez sa voix, vous reconnaîtrez ses splendeurs, vous reconnaîtrez ses pensées, les pensées d'un Dieu; vous les reconnaîtrez à vos transports, comme vous reconnaîtrez sa puissance à votre admiration, et votre âme brûlera en l'écoutant.

CHAPITRE II.

DE LA RELIGION DU GENRE HUMAIN.

La piété n'a rien de faible ni de triste, ni de gêné: elle élargit le cœur, elle est simple et aimable. . . Le royaume de Dieu ne consiste point dans une scrupuleuse observation de petites formalités: il consiste pour chacun dans les vertus propres à son état.

(FÉNELON, *Lettres au duc de Bourgogne.*)

Dieu a gravé son nom sur son ouvrage; c'est une lumière qui ne brille que pour nous. Partout cette lumière a fait naître un sentiment, et ce sentiment un culte: voilà l'origine de toutes les religions primitives.

La religion du Christ date d'une autre époque, elle est née des besoins de l'humanité et non de la reconnaissance des hommes; au milieu des crimes de la terre, elle apporta le repentir et l'amour. Il y avait là quelque chose d'inaccoutumé, qui n'appartenait ni au passé ni au présent: ce n'était pas l'expression du siècle, c'était une parole nouvelle pour un nouvel univers; c'était le flambeau de l'avenir.

Comment s'est accomplie la mission de l'Évangile? Quels changements se sont opérés dans ses doctrines? Les religions doivent-elles être immua-

bles, ou doivent-elles changer comme la figure du monde? Questions graves, qui touchent en même temps aux mystères de la foi et à l'existence des peuples : la vie des peuples, c'est leur religion.

Voyez les nations antiques, mortes en même temps que leurs dieux.

Au culte d'Isis est attaché le sort de l'Égypte; au culte de Jupiter, la gloire et la vie de la Grèce, la domination et la vie de Rome.

Les peuples sont comme l'Hercule juif : faibles, aveugles, on les enchaîne dans le temple; redevenus forts, ils ébranlent ses colonnes et tombent écrasés sous leurs débris.

Ainsi partout et toujours la durée des peuples se mesure à la durée de leur religion.

Ceux qui ont échappé à la destruction générale, comme ceux qui ont péri, confirment la règle.

Remontez de siècle en siècle dans les ténèbres de la plus haute antiquité, vous retrouverez sur les bords du Gange les mêmes peuples et les mêmes dieux que l'on y voit aujourd'hui. Les peuples et les dieux sont venus ensemble jusqu'à vous.

Je n'examine pas la barbarie de ces cultes; je cherche à constater la loi qui condamne les nations à vivre et à mourir avec leurs dieux.

Ici tout reste immobile, le prêtre et le peuple. Aucune lumière ne lui arrive, aucun progrès ne les sépare : ils vivent, si c'est vivre que de traverser les siècles dans un tel avilissement.

Il n'en est pas de même de Rome et de la Grèce; de grands progrès y ont séparé les peuples de leur

religion : pendant que les peuples allaient en avant, la religion restait en arrière. Si la religion avait pu suivre le mouvement des peuples, elle les eût sauvés. Mais le paganisme n'avait en lui aucun élément de progrès; il ne pouvait ni marcher ni s'élever. La condition de son existence, c'était l'immobilité; et l'immobilité n'existe que dans le despotisme. Est-il rien de plus contradictoire qu'une religion sans mouvement au milieu d'un peuple libre?

Il y a sur le globe une progression insensible vers le bien : chaque siècle, le genre humain s'améliore; c'est une loi de la nature¹. La politique et la superstition peuvent ralentir cette amélioration, jamais l'arrêter; il faut que le nombre des idées s'accroisse, et que la masse éclairée s'augmente, parce qu'il faut que la loi de Dieu s'exécute.

Pour constater ce fait immense, ne cherchez pas si les temps modernes ont produit un plus puissant génie qu'Homère, mais si le monde civilisé a fait un pas vers l'humanité et la vérité. La loi de la nature est là.

De cette loi, empreinte dans l'histoire de tous les peuples, nous voyons sortir ces deux principes, dont la puissance est invincible :

Toute religion qui étouffe les idées et pétrifie les peuples est fausse, par cela seul qu'elle est en opposition avec la pensée de Dieu, exprimée dans une loi générale de la nature.

¹ Voyez dans le troisième livre, le chapitre xxv, de la *Perfectibilité du genre humain. Loi morale de la nature.*

Toute religion favorable aux développements de l'intelligence et à la moralité des nations est vraie, par cela seul qu'elle s'accorde avec cette loi.

Et c'est ici que nous pouvons hardiment présenter l'Évangile aux adorations de la terre ! La religion qui est son ouvrage, appartient, par son culte, par ses mystères, à l'enfance des sociétés ; par sa morale et par l'amour, à tous les degrés de civilisation, passés, présents et à venir. Elle élève les plus humbles intelligences, comme elle humilie les plus sublimes esprits. C'est la religion des pauvres et des malheureux ; elle est faite pour l'homme, puisqu'elle est faite pour la douleur. Que les sages rêvent des utopies, que les peuples marchent vers des perfections idéales, ils la trouveront toujours devant eux. Elle porte avec elle l'avenir de l'humanité.

Si donc il est vrai, comme nous l'avons dit, que les peuples vivent et meurent avec leurs dieux, nous pouvons annoncer aux peuples chrétiens une vie égale à la durée du globe.

Ainsi, loin de m'effrayer des changements arrivés à la religion, j'y trouve la preuve de son origine céleste. J'admire avec quelle facilité elle se prête au mouvement des esprits et aux progrès de la raison. Ce n'est pas que ces changements la touchent jamais dans son essence ; ils se font autour d'elle, non en elle. Elle se dépouille peu à peu des voiles dont l'ignorance l'environne, et à chaque voile qu'elle ré-

jette Dieu se rend visible. Chose admirable ! dans cette mobilité éternelle, la religion mesure la vérité à nos forces, et se place toujours au point de vue de notre intelligence.

Lorsque Jésus vint sur la terre, toutes les religions étaient mortes et tous les peuples étaient mourants. Sa mission fut de renouveler les croyances et les empires. On peut nier qu'il ait ressuscité les morts, mais on ne peut nier qu'il ait ressuscité le genre humain : le titre de Sauveur de l'univers, qu'il se donne lui-même, ne saurait trouver un incrédule ; il faut l'honorer comme un bienfaiteur, si l'on ne veut l'invoquer comme un Dieu. Et voyez seulement de quel effroyable chaos il vint tirer le monde ! Rome livrée à Tibère, élevant des temples à Tibère, adorant les crimes de Tibère, trouvant dans les férocités de Tibère le type des héros, dans ses dépravations les attributs d'un dieu : l'univers entier suivant l'exemple de Rome et s'ensevelissant dans cette abjection. Point d'union morale entre les peuples ; la terre devenue un marché d'esclaves ; les nations livrées au fer des soldats ; les droits de l'homme méconnus ; les droits des sociétés violés ; un peuple privilégié et tous les autres barbares ; les vainqueurs disant toujours : Malheur aux vaincus ! les philosophes repoussant l'espérance et disant toujours : Meurs ! à l'infortuné ; le sang humain coulant sur les autels pour réjouir des idoles auxquelles on ne croyait plus, et dans les spectacles publics pour réjouir une populace aussi vile que ces dieux. Voilà où en était la ci-

vilisation au moment de la venue de Jésus-Christ. Oh! l'admiration est sans bornes lorsqu'elle vient à percer la nuit infernale où il fit briller sa lumière! Dans toutes les institutions religieuses de la Grèce et de Rome il n'y avait pas alors une idée, un principe, un sentiment qui pût régénérer les nations; la vertu même sur le trône n'aurait pas suffi à leur rendre la vie. Dieu permit qu'on en fit l'essai, sans doute pour nous laisser voir toute la profondeur du mal; et le dernier souffle de la sagesse antique s'exhala, avec les Antonins, inutilement pour le monde.

C'est que pour sauver le monde il ne suffisait pas de relever ses ruines; il fallait tout renouveler, la morale, les idées, les gouvernements et les peuples. Jésus-Christ vint à temps pour l'humanité, et son avènement sublime aux dernières heures de la grande république témoigne de la Providence.

Pour bien comprendre l'œuvre de la régénération universelle, il faudrait, pour ainsi dire, mettre en présence les deux périodes historiques, peindre le peuple-roi dans sa gloire et dans sa liberté, les peuples de l'Évangile dans leur civilisation et dans leurs progrès. Mais ces tableaux ont été tracés si souvent, que toute répétition nouvelle serait fastidieuse: supposant donc les faits connus, je résume l'histoire des temps anciens et des temps modernes par l'idée morale qui les caractérise.

L'idée morale de l'antiquité, c'est l'amour de la patrie. Tous les prodiges des anciennes répu-

bliques reposent sur cette base vigoureuse, mais étroite.

L'idée morale des temps modernes, c'est l'amour du genre humain. La bienveillance universelle, qui est l'esprit de l'Évangile, embrasse l'humanité tout entière.

Il est douloureux de le remarquer, mais on ne trouve pas dans toute l'antiquité un seul sage, un seul législateur qui, en fondant les lois de son pays, ait eu égard au bonheur des autres peuples.

Cette vertu nouvelle, Jésus-Christ la donne aux nations, et c'est d'un sentiment inconnu du monde entier, qu'il fait sortir le salut du monde. Un enfant instruit dans les dogmes de la haine et du fanatisme, dans les idées étroites de tribu privilégiée, de peuple élu, de peuple de Dieu, vient tout à coup enseigner l'amour du genre humain. Au Dieu de colère de la Bible, au Dieu exclusif d'Abraham, il substitue le Créateur, le Père de tous les hommes. Moïse n'était que le libérateur d'un peuple; Jésus sera le sauveur de l'univers. Quelle humanité! quelle charité! Comme il se dépouille du vêtement de sa caste! comme il secoue l'orgueil national! comme il brise les chaînes de la superstition et du despotisme! Juif, il ne prononce pas anathème, il n'appelle pas la vengeance et l'extermination, il ne parle pas de sauver les Juifs, mais le monde. Son règne est celui de l'indulgence et de la paix. Il n'est pas venu conquérir avec le fer, frapper avec la foudre, mais adoucir avec la parole et civiliser avec l'amour.

Ainsi, c'est à Jésus-Christ que le genre humain doit le sentiment de son unité.

Combien de vérités ne vivaient alors qu'en lui, et auraient pu s'éteindre et mourir avec lui ! Il y eut un moment où tout l'avenir du globe se trouvait renfermé dans une seule âme.

Le genre humain s'humiliait devant des idoles, et lui seul il annonce le Dieu créateur, le Dieu inconnu, un Dieu.

L'assentiment de tous les peuples consacrait l'esclavage, et lui seul il dit aux peuples : « Tous les hommes sont libres, parce que tous les hommes sont frères. »

Les sages s'étaient réservé toutes les vérités morales ; ils ne réglaient les actions de l'homme que par les lois politiques : les vertus de Rome et de Sparte sont écrites dans leur constitution, et non dans leur religion.

Jésus, seul sur la terre, comprend que cette œuvre du législateur est incomplète, qu'elle resserre notre âme dans des limites trop étroites et brise l'essor de sa vertu. Seul, il sait que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de vérités. Ces vérités, inconnues jusqu'à lui, il les présente sous la forme facile et gracieuse d'une instruction toute populaire. A la sagesse abstraite des philosophes il substitue une sagesse simple, précise, sublime, faite pour l'homme, puisqu'elle arrive à son cœur aussitôt qu'à son oreille, sans fatigue, sans travail, comme une réminiscence d'un sentiment qui reposait

dans son âme, et qu'il doit emporter dans le ciel.

La plus haute vertu, jusqu'à lui, était de mourir pour le petit coin de terre où l'on avait reçu la vie : les limites du pays traçaient les limites de l'humanité. A présent, le Sauveur vient nous dire : Notre patrie, c'est le globe ; notre famille, c'est le genre humain ; notre père, c'est Dieu. Mesurez la grandeur de ces paroles, et voyez quelle origine elles nous donnent, quelle morale elles répandent et quelle destinée elles nous promettent ! Les anciens disaient : « Il faut aimer sa famille plus que soi-même, et sa patrie plus que sa famille. » De là, civilisation parcellaire, guerre éternelle.

Jésus-Christ ajoute : « Et le genre humain plus que sa patrie. » De là, civilisation universelle, morale invincible, paix générale.

Amour filial envers Dieu, amour fraternel envers les hommes, loi céleste et terrestre, le plus haut point de perfection où l'âme puisse atteindre. Remarquez bien que c'est d'une loi de la nature que Jésus-Christ fait ressortir sa religion, que c'est dans le cœur humain qu'il prend ses commandements. Avant lui, et j'appuie à dessein sur cette pensée, les institutions politiques traçaient seules les devoirs du citoyen, la morale humaine ne touchait au culte religieux que par les intérêts matériels : rien n'unissait l'homme à Dieu ; on était vertueux pour la patrie ; l'Évangile nous fit vertueux pour l'humanité et pour le ciel. En coordonnant ainsi la morale et la religion, l'amour de Dieu et des hommes, Jésus remédia d'un seul coup à l'insuffisance de la morale sans

religion des philosophes, et à la fatalité de la religion sans morale des païens. Ainsi furent condamnées à jamais toutes les violences religieuses : aimer Dieu et les hommes, ce n'est pas égorger les hommes pour plaire à Dieu. Le père ne demandera pas le sang de ses enfants, et les enfants ne répandront pas le sang de leurs frères. L'amour veut le bonheur de l'objet aimé, et quiconque lui impose les crimes de la colère et de la haine, brise la loi de la nature, et substitue la pensée d'un homme à la pensée de Dieu.

Maintenant pesons les doctrines, résumons les principes. Nous avons dit :

La religion est au peuple ce que l'âme est au corps.

Or, la religion des anciens, si poétique dans ses formes, si humaine dans son essence, ne renfermant aucun élément de progrès, et une religion stationnaire ne pouvant subsister chez un peuple en progrès, nous en avons conclu que tout développement de l'intelligence était interdit aux sociétés anciennes, sous peine de mort.

Ceci peut jeter quelque lumière sur un passage de la *République*, où Platon pose en principe qu'il est dangereux de dire la vérité au peuple ; qu'il faut ménager ses croyances religieuses, et que même, dans certains cas, c'est un devoir d'entretenir les préjugés du vulgaire¹. Ainsi, chez les anciens, la

¹ Platon, *République*, liv. III.

plus haute philosophie tolérait l'erreur ; bien plus, elle l'enseignait.

Cette pensée de la *République* était l'arrêt de mort de tous les peuples de l'antiquité. Platon avait compris que, la religion et les institutions de la Grèce étant fondées sur l'erreur, tout devait s'écrouler à la première manifestation de la vérité.

La doctrine de Jésus-Christ est au contraire si parfaite dans son essence, que dévoiler les erreurs, réformer les préjugés et frapper les superstitions dont nos aveuglements l'environnent, c'est revenir à sa pureté primitive, c'est la dépouiller de ses vêtements terrestres, c'est répandre la vie et la liberté sur tous les peuples, suivant ces paroles divines de Jésus-Christ : LA VÉRITÉ VOUS RENDRA LIBRES.

CHAPITRE III.

DU CHRISTIANISME DES PREMIERS SIÈCLES ET DU CHRISTIANISME D'AUJOURD'HUI.

La religion des Indiens promet dans ce monde des plaisirs ; celle des Juifs, des richesses ; celle des Turcs, des victoires ; la nôtre nous ordonne des vertus, et elle n'en promet la récompense que dans le ciel.

(BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, Étude septième, p. 491.)

La vie des premiers chrétiens est sans doute le meilleur commentaire de l'Évangile ; si près du maître, les disciples n'ont pu se tromper. La doctrine étant entrée dans la société, la société devenait l'expression de la doctrine. Mais les témoignages sont rares à cette époque. Les premiers chrétiens écrivaient peu, occupés qu'ils étaient à sceller leur foi par le martyre. A peine quelques lignes, œuvre d'une main inconnue, et que le temps n'a pas plus ménagées que le reste, sont-elles parvenues jusqu'à nous. Monument précieux, mais incomplet, d'une religion toute nouvelle, et dont l'auteur fixe lui-même la date en se qualifiant disciple des apôtres.

« Les chrétiens, dit-il, ne sont pas un peuple à part ; ils n'ont point de villes qui leur soient propres. Répandus sur toute la surface de la Grèce, et jusque chez les barbares, ils observent les usages

de chaque pays dans les vêtements, la nourriture et la vie commune, formant néanmoins entre eux une société régie par des lois admirables, et une morale à laquelle on n'eût jamais pensé que des hommes pussent atteindre. Ils sont sur la terre comme des hôtes qui ne font que passer. Ils trouvent partout des concitoyens, et partout ils se regardent comme étrangers. Ils se marient ainsi que les autres hommes, et ils ont des enfants de leur mariage, mais ils ne les sacrifient pas. La table est commune entre eux, et offerte à tous ; mais la couche nuptiale est inviolablement respectée. Revêtus d'un corps de chair, ils ne vivent point selon la chair. Habitants du globe, leur patrie n'est point sur le globe, elle est dans le ciel. Ils obéissent aux lois établies ; mais, par la sainteté de leurs mœurs, ils surpassent la sagesse de ces lois. Ils aiment tous les hommes, et tous les hommes les persécutent : on ne les connaît point, et on les méprise ; ils pratiquent le bien, et on les punit comme des malfaiteurs : calomniés, condamnés, jetés dans les arènes, ou sous la main sanglante des bourreaux ; opposant toujours l'amour à l'insulte, et les bénédictions aux outrages, ils trouvent la gloire au sein de l'opprobre, et la vie éternelle au milieu des supplices : c'est là qu'on les voit se réjouissant comme devant bientôt cesser de vivre pour devenir immortels. Les Juifs leur font la guerre, les Grecs les persécutent ; mais ni les uns ni les autres ne peuvent rendre raison de la haine qu'ils leur portent ¹. »

¹ Voyez l'Épître à Diognète, mal à propos insérée dans les OEu-

Tels étaient les premiers chrétiens, et cette esquisse admirable d'une vie toute consacrée à la vertu, l'auteur la termine par cette noble image : que les disciples du Christ sont aux peuples parmi lesquels la Providence les envoie, ce que l'âme est au corps qu'elle dirige et qu'elle inspire ; car les chrétiens travaillent à éclairer les nations qui les persécutent, comme l'âme travaille à conserver, à purifier le corps qui la retient captive. Ils sont la lumière du monde et la partie sublime de l'humanité.

Voilà comment les premiers qui purent entendre la voix des apôtres comprirent les paroles de Jésus-Christ. Ils ne demandent à la terre que la vie du corps, et toute leur ambition se tourne vers le ciel ; ils obéissent aux lois établies, et ils surpassent ces lois par la sainteté de leurs mœurs ; tous les hommes les persécutent, et ils aiment leurs persécuteurs, et ils opposent toujours les bénédictions aux outrages. Tableau sublime de charité et de grandeur ! première page de l'histoire de notre religion, qui sera probablement aussi la dernière : nous devons revenir au passé, puisque le passé s'est trouvé en avant de nous. Le point de départ et le point d'arrivée se toucheront par le double charme de la simplicité et de la vertu.

Mais quelle route immense à parcourir, et que la raison est lente à se montrer ! Ce que les hommes ont ajouté d'horrible et de stupide à ce tableau pri-

vres de saint Justin (*Sancti Justini Opera*), Cramoisy, 1615, p. 482.

mitif ne peut s'expliquer que par les ténèbres qui ont couvert le monde.

Quel abîme il a fallu franchir, quel sophisme il a fallu inventer pour découvrir l'inquisition dans l'Évangile !

Malgré tout ce que Jésus a dit sur l'idolâtrie des petites dévotions et des petites pratiques ;

Tout ce qu'il a dit contre l'esprit prêtre et pharisien ;

Malgré sa définition de l'amour du prochain, et cette parole divine : « Rendre le bien pour le mal ; » et cette autre parole divine : « Tous les hommes sont frères ; » et ces enseignements sur la bonté de Dieu, et les premiers mots de l'oraison : NOTRE PÈRE ! le père de tous !

L'autorité épiscopale a substitué les petites pratiques à la morale, l'adoration des fétiches à l'adoration de Dieu, le jeûne, le froc et le fouet à la vertu.

Elle s'est incarné l'esprit des docteurs et des pharisiens : elle a menti en face de l'Évangile en faisant un dieu de vengeance, un Dieu qui, comme Saturne, dévorait ses enfants.

Jésus-Christ nous élevait jusqu'à Dieu ; nous avons fait descendre Dieu jusqu'à nous. Nous lui avons prêté nos passions, nos ambitions, nos vices, nos crimes. La haine et la colère, ces péchés mortels des hommes, sont devenus des attributs de la Divinité. Dès lors les bûchers s'allument, la démence humaine prend la place de la sagesse divine ; et cette croix, instrument de supplice et de rédemption, au pied de laquelle nous ne devons plus voir que le

repentir ou la vertu; ne nous apparaît qu'environnée de victimes et de bourreaux.

L'autorité ecclésiastique a des armées; elle tue, elle brûle, damne et maudit.

« Reconnaissez-vous la robe du pasteur? » disait Richard à Philippe-Auguste en lui envoyant l'armure de fer d'un évêque fait prisonnier dans le combat. Et moi, je vous dirai : Reconnaissez-vous la morale de l'Évangile dans les doctrines de l'intolérance, les lumières de Jésus-Christ dans les superstitions du moyen âge, la robe modeste des apôtres dans les haillons des moines et dans la pourpre des cardinaux?

Comment l'amour du genre humain s'est-il changé en persécution et en damnation? comment le Dieu qui est venu chercher la brebis égarée, le Dieu qui appelle tous les hommes, est-il devenu le Dieu des anathèmes et des exclusions? Si ces doctrines sont l'œuvre de Jésus-Christ, il faut les rejeter comme fatales; si elles sont l'œuvre des hommes, il faut en purifier la foi. Le pis est qu'on reconnaît l'homme dans la religion : elle ne doit montrer que Dieu.

Tel sera le travail de la sagesse et du temps. Ce qui obscurcit la doctrine de l'amour doit disparaître; ce qui est contraire aux principes de la bienveillance universelle doit être retranché. Il faut que tous les voiles tombent et que le Christ se révèle, non comme au sommet de la montagne, où sa lumière éblouit ses disciples. Dix-huit siècles de fana-

tisme et quinze ans de liberté ont préparé nos faibles yeux à cette transfiguration nouvelle, où la noble figure du Fils de l'homme s'élèvera pure et majestueuse sur les débris des superstitions de tous les cultes.